

Le jour du chien

Le jour du chien

Copyright © 2022 Gérard Simonin

Tous droits réservés.

ISBN : 9798406657355

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Le jour du chien

Le jour du chien

Gérard Simonin

Le jour du chien

De l'auteur

*Elle avait tissé une toile nébuleuse en trois dimensions.
Elle se nourrissait du corps de sa victime et quand l'enveloppe fut vidée,
elle s'en débarrassa en la séparant de sa toile et la laissa tomber sur le sol.
L'amour peut avoir mille visages, cet amour-là n'en avait pas.*

Dédicace

A Christine

*S'il n'existait qu'une forme de bonheur,
je voudrais qu'il ressemble à ce jour, ce jour où tu as dit :
« Continue, je crois toujours en toi »*

Et à mes trois filles

Ce roman est une fiction : « *Ni le réel tout court, ni l'imagination toute seule, mais l'imagination à partir du réel* ». Albert camus

Le jour du chien

Le jour du chien

1

En Bourgogne, jeudi 9 septembre 2021

Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché.

Dans l'obscurité du confessionnal, le prêtre se signa.

- Je vous écoute.

- Je viens de tuer une personne... Je veux votre pardon.

Le prêtre tressaillit et se sentit d'un coup glacé.

- Seigneur, qu'avez-vous fait, reprit-il, d'une voix qu'il s'efforçait d'être douce pour masquer son trouble ?

- Vous avez très bien entendu, je souhaite votre pardon... Je vous en prie.

- N'exigez pas cela de moi, je ne le peux.

- Alors, qui d'autre qu'un représentant de Dieu peut me l'accorder ?

- Mais comment avez-vous pu commettre un tel acte ?

- Votre pardon, et je vous le dirai.

- En avez-vous parlé à quelqu'un ?

- Non.

- Parlez-moi, cela vous soulagera...

Un long silence s'installa.

- Vous voulez bien en parler, n'est-ce pas ?

- Votre pardon, entendit répéter le prêtre.

- Vous êtes venu jusque dans la maison de Dieu pour vous confier à Lui, faites-le sans crainte, Il vous écoutera.
- Ma confession est terminée, bénissez-moi.
- Attendez... Allez à la police, je vous en prie, dites-leur tout et je pourrai, avec l'aide de Dieu, vous aider.

Le prêtre entendit un glissement furtif et des pas discrets s'éloigner. Il comprit que le confessionnal était vide.

2

Auxonne, vendredi 17 septembre 2021

Jerson se redressa lentement dans son fauteuil. Il jeta un dernier regard sur l'écran face à lui, s'étira, se détourna de son travail et observa le soleil d'un blanc zinc oxydé qui coulait derrière les grands peupliers bordant le terrain de l'usine. Ils ressemblaient à des quenouilles géantes, immobiles, plantées là dans un alignement parfait. Leurs ombres s'étiraient sur le grand champ d'orge d'hiver qui les séparait de la route. C'était la fin de la semaine. Il avait attendu ce week-end avec une impatience fébrile.

Depuis deux ans, il avait accompagné Marc et Sébastien, pour être sûr que cela lui plairait. Depuis son enfance, il avait un respect pour toute forme de vie, mais cette fois, il en avait acheté un, d'occasion, mais il l'avait acheté. À cet instant, il n'était plus certain qu'il s'en servirait. L'envie de l'utiliser était là. L'essayer, ne serait-ce qu'une fois, pour voir. Mais il redoutait les conséquences qui pourraient suivre. Il n'aimait pas ces moments d'alternance.

Les ombres avaient presque recouvert le champ. Le vert tendre des jeunes pousses d'orge était devenu couleur d'eucalyptus. Seules persistaient ici et là quelques taches de lumière. Elles rougeoyaient et s'éteignaient doucement les unes après les autres au déclin du soleil, annonçant inexorablement une nouvelle nuit. D'un clic sur la lune de la barre des tâches, l'écran vira au noir et le PC cessa son ronronnement. Il pivota son fauteuil, se leva, salua un collègue attardé sur la finition d'un plan en DAO - Dessin Assisté par Ordinateur - et quitta le bureau. Il traversa les ateliers silencieux et sortit. L'air vif annonçait les prémices d'un hiver rigoureux et l'arrivée des premières gelées. Il frissonna, regretta son manque de précaution vestimentaire à son départ ce matin et hâta le pas pour rejoindre le parking principal et sa voiture. À l'intérieur, il se protégerait de ce froid précoce pour la saison. Il aperçut dans la plaine, le château d'eau de Genlis. Il ressemblait, avec sa tour ronde, son toit conique et pointu dressé vers le ciel, à la fusée imaginaire du conte fantastique "Voyage dans la lune" de Georges Méliès. Il ouvrit rapidement la porte de sa voiture, s'installa, démarra le moteur et prit soin d'effleurer sur l'écran tactile la commande de chauffage.

Les ronds-points avaient envahi le village de Genlis. Ils avaient poussé dans les années 90 comme des champignons dès que le soleil frappe un peu fort après une pluie tiède d'automne. Il traversa Soirans et sa forêt, dégingola " La Levée" et arriva dans l'immense tunnel de verdure que forment les platanes centenaires bordant la grande ligne droite à l'entrée d'Auxonne, cité entrée dans le réseau des villes impériales. L'odeur d'humus et de terre mouillée des berges de la Saône s'infiltra par les aérateurs de la voiture dès qu'il franchit le Pont de France, accroché au mur d'enceinte de la ville. Il sourit. Jerson était né ici, il y a vingt-quatre ans. Il

aimait le charme de cette cité chargée d'histoire. Aux pieds des fortifications bâties par le Comte d'Apremont selon le premier système de Vauban, se balançaient sur la Saône, agrippés au ponton de l'escale, quelques bateaux de plaisance. Plus à gauche, dans la quiétude du port de plaisance, d'autres somnolaient.

La voiture glissa sur la Grande Rue, tourna à gauche et remonta sur la Place d'Arme d'où surgit Notre Dame. À ses pieds, trône la fierté de la ville, l'immense statue de Bonaparte érigée par Jouffroy.

Il fila devant les casernes, où cet illustre personnage, alors méconnu, fut élève de l'école d'artillerie. Il reprit le boulevard Pasteur, stationna un court instant à gauche de la porte de Comté qui s'ouvre sur le jardin du Lion, pensa avec nostalgie au nombre de fonds de culottes courtes qu'il avait usé en chevauchant ce lion de bronze luisant et patiné par les étoffes des enfants, traversa le carrefour, et posta deux lettres. Malgré l'air de plus en plus incisif avec la nuit tombante, il décida de rejoindre en marchant "Le Chantilly".

Le vendredi soir était un rituel. Depuis des années, Jerson s'y rendait. Une de ces habitudes dont on ne se souvient généralement plus l'origine, comment elles ont commencé, ni pourquoi elles se sont prises. Mais il aimait la chaleur tiède de ce grand bar, ses box aux coussins de velours, la lumière orangée et feutrée qui isolait ses clients du monde extérieur et leur procurait une sensation sécurisante d'intimité privilégiée. Redouan, le patron, avec son accent "pied-noir", son verbe haut, évoquait dans un langage imagé en gesticulant avec nervosité - plus souvent feinte et simulée que réelle - des bribes de souvenirs imprécis de l'année de l'indépendance de

l'Algérie quand il était enfant, son rapatriement à Marseille à six ans, les petits hôtels, l'abandon de l'administration française face à sa reconnaissance, à son intégration, et comment il avait échoué ici, en Bourgogne, loin de ses racines et de sa culture méditerranéenne. Les grands yeux verts, le sourire et la beauté rousse de Rosette, contrastaient Effacée par la volubilité de Redouan, son patron, la gentillesse et la douceur de sa voix opéraient un charme envoûtant, mais respectueux, sur les clients, toujours épiés par l'œil vif, noir et protecteur de Redouan. Son indéfinissable et inclassable beauté éveillait bien des fantasmes porteurs de désirs charnels. C'est peut-être d'elle, pour elle ou à cause d'elle, qu'était venue chez Jerson, et pour les clients fidèles du bar, cette habitude du rendez-vous du vendredi soir.

Jerson poussa la porte et entra. Cette même sensation, de changer d'univers, accentuée d'une pointe de fièvre de plaisir, le prit comme chaque fois. La rupture inconsciente venait de s'opérer. Il décrochait de sa routine. Oublié le bureau d'étude, les ennuis, les petits tracas. Ici, l'ambiance saisissait d'un coup, chaude, mystérieuse, enveloppante, insidieuse et sournoise parce que provoquant une dépendance. Il s'approcha du comptoir, sortit son smartphone et afficha à l'écran son passe sanitaire obligatoire. Redouan scanna le QR code. La coche verte apparut.

Voilà un an, fin de l'année 2019, un virus venu de Chine entrait en Europe, sautait d'une frontière à l'autre et frappait la population mondiale. Les institutions françaises, comme tous les autres pays du monde, allaient faire face à une crise sanitaire inédite. Confinement de la population, fermeture des frontières, laissez-passer, première vaccination - que les laboratoires de recherche scientifique avaient élaboré dans

l'urgence et mis en vente sur le marché mondial - télétravail, port du masque obligatoire dans les villes, les transports, les lieux publics, fermeture des écoles, des cafés, restaurants, des lieux de culture, musées, cinémas, théâtres, les matchs de foot se jouaient à guichets fermés. Les journaux télévisés et les chaînes d'information en continu, égrenaient à longueur de journée, appuyées de courbes et de graphiques, le nombre de contaminations, de lits de réanimation occupés, de transferts de malades, d'un hôpital saturé à un autre faute de lits disponibles, de personnes décédées. Rien ne semblait pouvoir arrêter la Covid-19. Au rythme des vagues de contaminations, les ministères étaient en surchauffe, les comités scientifiques d'urgence s'enchaînaient, les annonces télévisées se succédaient, les institutions essayaient tant bien que mal d'endiguer l'épidémie en adaptant au rythme de la contagion des mesures de restrictions sanitaires. La vaccination était devenue obligatoire. Les personnes non vaccinées devaient faire des tests antigéniques ou PCR pour sortir, pour quitter ou entrer dans un autre pays. Le vivre-ensemble se fracturait. On se méfiait des uns des autres. Un tousotement inopportun et les regards étaient braqués sur vous. Les antivaccins manifestaient, arguant la privation de liberté. Incompréhensible pour ceux qui brandissaient l'étendard de la solidarité vaccinale pour se protéger et protéger les autres. Les réseaux sociaux étaient en feu.

Comment vivre avec cette situation pesante, épicée de contradictions, de contestations ? Des uns qui de peur se confinaient pour mieux retrouver la source sacrée de la liberté, des autres qui bravaient les interdits s'autorisant un héroïsme inconscient, absurde et dangereux ? Comment rattraper ces instants perdus qui nous filaient entre les doigts ? Pourtant, sous les nuages noirs qui avaient mis nos vies entre

parenthèses, privées de relations sociales, se dessinait une embellie, un espoir en lequel il nous fallait croire. Parce que rien, ni personne, ne pourra jamais rompre ce besoin éternel des liens remplis de sens qui sont la fontaine de la vie. Puisqu'il y avait encore des amitiés à vivre, des histoires d'amour à naître et des espérances à satisfaire.

L'été, 2021, avait laissé un peu de répit, des restrictions étaient levées, les lits de réanimation dans les hôpitaux se libéraient, la 4^e vague épidémique s'éloignait. La reprise en main de ce qu'avait tenté un foutu virus de nous déposséder se dessinait. Le répit fut de courte durée, la Covid-19 avait muté. Il avait ressurgi en force, au début de l'automne, un variant, Omicron, plus contagieux. Que les scientifiques martelaient moins létal. Alors les espoirs se sont réveillés. Une furieuse envie de vivre à nouveau normalement s'est emparée des populations. Elle enflait comme une bonne pâte à pain au levain qui fermente. Sur les réseaux sociaux, HK et les saltimbanques faisaient le buzz avec « Danser encore ».

*Oh, non, non, non, non, non, non
Nous, on veut, continuer à danser encore
Voir nos pensées enlacer nos corps
Passer nos vies sur une grille d'accords*

*Nous sommes des oiseaux de passage
Jamais dociles ni vraiment sages
Nous ne faisons pas allégeance
À l'aube en toutes circonstances
Nous venons briser le silence ¹*

Jerson retira son masque et s'assit en face de Marc et Sébastien et commanda un demi.

Sébastien, le cheveu blond coupé en brosse, les yeux bleus et une carrure bûcheronne, imposait d'emblée respect et crainte ; mais sous cette imposante nature se cachait un homme bon, généreux et honnête. Marc, silhouette plus frêle, visage hâlé, le front marqué de généreux sillons, le cheveu noir frisé, baladait un regard vif et inquisiteur. Aux aguets permanents, il lui conférait une allure de chat craintif, prêt à bondir aux moindres bruits ou mouvements. Jerson avait toujours supposé qu'il taisait un passé douloureux et secret. Jamais Marc n'en avait parlé et n'en éprouvait, en apparence, pas la nécessité. Jerson pensait que les choses devaient se faire d'elles même, les provoquer n'apportait jamais rien de bon, de durable.

Il but la moitié de son verre, le posa lentement sur la table, signifiant par ce geste qu'il était prêt à écouter. D'instinct, Marc et Sébastien s'approchèrent. Ils jetèrent un regard circulaire sur les clients. Personne ne semblait prêter attention à eux. Du moins pour le moment. Ils allaient pouvoir parler tranquillement. Toute la réussite du dimanche à venir, dépendait du secret du territoire et de la stratégie choisie. Il suffisait d'une oreille indiscreète, prolongée d'une bouche jalouse et malveillante, et le résultat ne serait plus à la hauteur des espérances attendues. Jerson afficha de la fierté. La confiance, que lui accordaient ses aînés, était importante à ses yeux. Entrer dans des secrets tant convoités, jalousement gardés. N'était-ce pas là une belle et grande preuve d'amitié ? Sébastien, l'expert, commença d'une voix calme et basse. Il dévoila sans se hâter le déroulement des opérations. D'un doigt, il traçait sur la table des lignes invisibles assorties de noms de lieux. Seul Marc et Jerson pouvaient en interpréter le sens. Marc écoutait attentivement sans cesser d'observer les autres clients, prêt à interrompre la conversation pour

enchaîner, l'air dégagé, sur des banalités dès l'approche de l'un d'eux.

Ils se séparèrent à 20 h 30. La journée du lendemain servirait aux préparatifs de chacun. Le rendez-vous était fixé au dimanche matin à 6 h chez Sébastien.

Jerson se leva vers midi, se doucha, avala rapidement trois œufs sur le plat, un morceau de fromage et commença la vérification de son équipement. Quand il en fut à l'examen de son "seize juxtaposé", la lancinante question revint. S'en servira-t-il ? Ou non ? Prendre la vie, de quel droit. Qui est-il pour s'autoriser, s'octroyer ce droit en toute conscience, sans aucun remord ? La faim, autrefois, pouvait le justifier. Aujourd'hui, la nourriture était abondante. Les hommes, avaient-ils le droit de se substituer librement aux lois de la nature, en modifier les règles sans impunité. Cela, contribuait-il à son équilibre, comme le prétendent certains ou à sa perte, comme l'affirment les mouvements écologiques ? Il ne s'était jamais posé ces questions, tout simplement parce qu'il ne se sentait pas, ou ne voulait pas, être concerné.

Il comprit qu'il ne trouverait pas la réponse à ce dilemme aujourd'hui. Il verra bien dimanche, quand le moment se présentera, s'il se présente. Il s'en voulut un instant de cette petite fuite en avant, mais ne trouva pas d'autre solution pour terminer en toute quiétude l'après-midi.

Vers dix-huit heures, il s'apprêta pour sortir, opta pour un

pull noir avachi, un chèche gris de Payne noué négligemment, son éternel blouson fatigué, en toile de lin grise et boutons de cuivre et des santiags terre d'ombre brûlée. La mode vestimentaire ne l'effleurait pas. Tout s'autorisait, de l'original au mauvais goût. Jerson refusait de suivre un courant, une mode, ce qui lui avait valu, auprès de ses relations féminines, le surnom de "bel élégant". Évoqué avec une pointe d'ironie, par celles qui oscillaient entre jeans, jogging, legging, petits tops et jupes courtes. Il reconnaissait cependant, que le génie d'Oscar Lévi-Strauss, lui permettait d'apprécier le galbe et les rondeurs des filles moulées dans son invention. Et se surprenait à réaliser, avec quelle rapidité, les instincts naturels et primaires de l'homme, fixaient le regard sur le délicieux spectacle du dodelinement des fesses de ces porteuses de jeans. Il faisait donc cure de ces demi-sourires railleurs et appréciait sans réserve l'esthétique du corps des femmes que l'évolution vestimentaire soulignait et offrait aux regards.

À dix-neuf heures, il était face aux grands yeux verts de Rosette. Sans qu'il ne l'ait commandé, elle déposa un demi de bière sur le comptoir devant lui, et checka. Avec la crise, la bise avait disparu de nos habitudes latines. Quelques minutes, plus tard, Sébastien entra. Il vint sans détours jusqu'à lui.

- Mauvaise nouvelle, dit Sébastien, après un check.
- Nous n'y allons plus, reprit Jerson.
- Toi, tu n'y vas plus.
- Pourquoi ?
- Élodie.
- Quel rapport avec demain ?

- Elle rentre à l'internat.
- Et alors ?

- Ma femme n'aime pas conduire en ville. Il n'y pas de train correspondant et pas de bus demain. Et surtout, je n'ai jamais manqué une ouverture de chasse.

- Et ce n'est pas cette année que tu vas commencer, compléta Jerson

- Exact. Donc, devine qui va emmener Élodie à Dijon.

- Tu n'as pas l'impression d'oublier quelque chose, observa Jerson affichant sa déception.

Sébastien lui décocha une tape amicale sur l'épaule.

- Tu seras de la partie dimanche prochain.... Et oui, merci.

Pour Jerson, dimanche prochain ne sera pas pareil. Ce qui l'ennuya le plus à l'instant, c'est qu'il n'aura pas demain la réponse à sa question. Puis se dit que finalement, c'était mieux ainsi. Il imagina la réaction de Sébastien, fusil reconnu et redouté dans la région par ses pairs, consacré par trois fois l'année passée pour le coup du roi, si, d'un malencontreux hasard, un lapin de garenne ou un faisan s'était présenté à portée de son fusil. Et que son doigt soit resté figé à la gâchette. Les reproches auraient-ils fusé, ou la déception, peut-être même la honte, réduit au silence ? Avec soulagement, il admit ne pas être si pressé de connaître la réponse à ce détail auquel il n'avait jusque-là pas pensé. Il se résigna. Ce changement était peut-être providentiel. Le dimanche suivant était de toute évidence, pour un chasseur chevronné et passionné comme Sébastien, moins important que le jour de l'ouverture de la chasse. Cela supposait donc un peu de tolérance de sa part si une telle situation devait se produire.

Le jour du chien

3

Dans les hautes terres de Bourgogne à l'automne 2009

Le vent balayait le plateau, froid, sauvage, arrogant, harcelant les arbres dans un jeu sournois et cruel, arrachant à leurs ramures les premières feuilles jaunissantes, les disséminant sur les prairies rases et la glèbe nue des champs déjà labourés en prévision des semis hivernaux. Il rampait, prenait de la vitesse pour heurter violemment les murs de balles de foin soigneusement imbriquées en bordure des maigres taillis séparant les champs. Il s'accrochait aux immenses bâches noires les protégeant des pluies à venir, s'acharnait à les soulever, pour détruire ces obstacles insolites et artificiels perturbant sa progression naturelle. Il vrilla la girouette de la ferme de la Hoguette, s'écartela sur le pignon, se divisa le long des façades, se regroupa, glissa en serpentant jusqu'au hameau suivant et plongea dans la combe où cherchaient à s'abriter, dans un lieu-dit, quelques maisons et une ferme. Il tournoya quelques instants, jouant avec les fumées des premiers feux, remonta en persiflant sur l'autre versant pour reprendre possession du plateau, s'engouffra avec rage dans le hameau des Marmuzots et secoua violemment les tôles du toit de la marbrerie. Il avait déjà réussi une fois à les emporter, était revenu triomphant, mais insatisfait, escortant de lourds nuages qui avaient déversé des heures durant une pluie glaciale sur les hommes s'évertuant à protéger leurs machines, rare moyens d'existence de la vie rude de ce coin perdu des hautes terres.

S'accrochaient là quelques foyers, resserrés, ramassés, meussés les uns contre les autres, se protégeant mutuellement de l'hostilité permanente du lieu et du climat. Seuls quelques jours d'un bref été leur accordaient un peu de répit, quand le vent interrompait son incessant défi, les déraciner, les chasser

et reprendre possession à part entière de ce qui lui apparaissait être un viol de son territoire. Pourtant, ces hommes et ces femmes s'enracinaient. Le sens de leur attachement à cet isolement lui échappait. Cette résistance contre son acharnement à les anéantir lui semblait insensée et vaine, leur lutte inégale. Mais ce qui lui échappait, à lui, force intemporelle et irraisonnée, c'étaient leurs âmes, puissance, contre laquelle son incompréhension ne le résignerait jamais.

Depuis des siècles, ils vivaient là, parce qu'ils naissaient là, grandissaient là. Ils vivaient là par manque de choix, élevés dans la crainte et dans le respect patriarcal. Parce que la terre, c'est la vie et qu'on la respecte. Et l'on respecte celui qui vous l'a offert. En remerciement, on lui doit soumission et résignation face au choix de sa destinée. Parce que la sueur qui a forgé, gagné, acquit durement et lentement cette terre, cette maison, ce patrimoine, ne se refuse pas, et surtout, ne se divise plus.

Matthias était de ceux-là. Son grand-père, son père l'avait élevé dans ce carcan et il avait maintenant en charge l'entreprise familiale qu'il partageait avec son frère Ghyslain. Il vivait là, abusé et désabusé. Abusé, parce qu'il voulait être ingénieur, désabusé puisqu'il s'était soumis et le regrettait. Rongé, tarauté par son abnégation, il s'était aigri au fil des jours jusqu'à devenir un bloc monolithique, silencieux, impénétrable et insensible. Même son mariage était un échec. Comment pouvait-il en être autrement ? Il n'avait pas choisi. Mariage de raison et d'intérêt manigancé dans le secret des alcôves. Et il avait accepté une fois de plus, et épousé, Geneviève, la fille du maire du hameau voisin. Même la douceur, la bonté, l'infinie patience et gentillesse de cette petite brune aux yeux bleus n'avaient pas calmé cette frustration et

avaient eu raison de cette rancœur qu'il vomissait sur lui-même et sur les autres. Il se méprisait en silence, privait ses proches et son entourage de tout ce qui pouvait lui rester de sociable. Il étouffait, masquait son mal-être derrière une fierté primitive qu'il ne cherchait plus à contrôler et manifestait, dans ces très rares interventions verbales, une agressivité sauvage devenue naturelle.

17 h, dimanche 19 septembre 2021

Jerson arrivait en vue de Dijon. Élodie n'avait pas cessé de parler depuis le départ. De ses vacances, ses projets d'avenir. Elle souhaitait, après son bac, faire des années de psychologie puis passer le concours d'entrée dans la police pour être commissaire. Elle était assez futée et vive d'esprit, observatrice. Jerson pensa qu'elle y parviendrait. Il lui demanda s'il y avait beaucoup de femmes commissaires. Enquêtrices, officiers de police judiciaire, oui, elle en était sûre, mais commissaire, elle ne le savait pas. La voiture pénétra sur le parking du lycée de la Gentilhommière et stationna.

Traînant derrière lui deux grosses valises sur roulettes, Jerson traversa la cour du lycée où papotaient déjà, sous les masques, de nombreuses pensionnaires. Certaines quittaient l'écran de leur portable à son passage pour l'observer. Il grimpa deux étages, enfila un long couloir, pénétra dans un petit dortoir et jeta avec précipitation et satisfaction les valises sur un lit dont le poids lui paraissait avoir doublé durant le parcours. Il s'inquiéta de savoir si Élodie avait besoin d'autre chose. Elle sourit devant son essoufflement, lui signifia qu'elle s'en sortirait très bien maintenant et fit chanter la fermeture Éclair de ses bagages.

Jerson traversa à nouveau la grande cour, plus alerte qu'à son précédent passage et détailla avec intérêt ces jeunes filles qui le dévisageaient en silence. Ces regards inquisiteurs, fixés sur lui, auraient dû être générateurs de fierté, provoquer une excitation naturelle, et lui faire ralentir le pas. Ils finirent

toutefois par lui occasionner une légère gêne.

Trop, c'est trop. Il faut un juste équilibre.

Une demi-heure plus tard, il était dans le cocon sécurisant du Chantilly. Il attendait Sébastien et Marc. Ils passeraient à leur retour, c'était de coutume. Son impatience fut de courte durée. Ils entrèrent par la porte latérale, bottés, fatigués et boueux, le visage rougi du grand air, mais l'œil pétillant. Ils enfouirent en cœur leurs casquettes dans une poche et commandèrent un verre de pastis. Redouan, ne s'oublia pas, fit signe à Rosette qu'il n'était plus disponible et s'empressa de les servir à table. Au bar, il fallait respecter une distance d'un mètre entre les clients, ce qui ne facilitait pas les conversations tranquilles. Pas question de manquer une bribe du récit de cette journée.

Il se rappelait les parties de chasse en Algérie que lui racontait son père, avant l'indépendance. Le djebel regorgeait de "cochons sauvages". Son père avait évoqué de beaux tableaux de chasse, mais la journée des douze sangliers lui avait toujours laissé un doute. Maintenant, avec le bar PMU ouvert le dimanche, il n'avait pas le loisir de chasser. Il compensait en écoutant les récits des clients. Et particulièrement ceux de Sébastien et Marc, devenus au fil de verres des amis.

- Trois cailles, un lièvre, deux poules faisanes, annonça doucement Marc, pour ne pas exciter de jalousie légitime chez les autres chasseurs attablés dans la salle.

Et puis, il subsistait constamment entre chasseurs une règle du silence. Bien malin celui qui aurait su véritablement le

palmarès du jour de l'ouverture de l'autre. Cela finissait toujours par se savoir, mais bien plus tard, en cours de saison. C'est peut-être de là qu'est né ce dicton populaire : « Un chasseur, plus un chasseur, égal deux menteurs. »

- Ce n'est pas tout, continua Sébastien, le visage grave.

Le ton enjoué de Sébastien avait disparu. Sa voix s'était alourdie, devenue sérieuse, sombre, inquiétante. Il expliqua les brumes matinales sur les berges de la Saône, le soleil qui tarda à les dissiper, cette fin de matinée où un faisan et une caille s'envolèrent simultanément. Il les offrit à Marc, qui malgré son tir doublé, les regarda disparaître à l'angle du petit-bois des "Aiguesses". Et puis ce lièvre qu'il était sûr d'avoir plombé dans le grand champ de choux de Bruxelles, mais qu'il n'a pas retrouvé. Ils chassaient toujours sans chien. Cette certitude ne l'avait pas quitté de la journée.

Le soir au retour, il obligea Marc à revenir dans ce grand champ, ne cessant de répéter qu'il n'avait pas pu partir bien loin. Il avait raison l'expert de suivre son instinct. À l'extrémité du champ, dans le creux d'un sillon, enroulé autour d'un pied de choux, il faillit presque mettre la botte dessus.

- Je ramasse le lapin garenne, je remonte en bout du champ, je m'apprête à enjamber le fossé et je bute sur une énorme motte de terre. Je me retrouve dans le fond du fossé, de l'eau jusqu'aux genoux et les bottes pleines d'eau.

Il inspira profondément.

- Je râle tout seul, je cherche un endroit pour remonter un peu plus loin, et, en me déplaçant dans l'eau, je pousse quelque chose.

Sébastien marqua un silence.

- C'était quelque chose de mou, visqueux... Ça se déplace

légèrement dans l'eau sous le mouvement, et je vois émerger une chaussure...

- Une godasse, s'étonna Redouan ?

- Oui, une pompe... Mais avec le bonhomme dedans...

Il leva son verre, but une gorgée.

- Mort, bien sûr, continua Sébastien.

- Un accident de chasse ?

- C'est ce qu'on a pensé en premier. Un salaud qui a donné un coup de fusil malencontreux et qui s'est barré...

Il vida d'un trait la fin de son verre.

- Mais vu le reste du corps quand je l'ai légèrement soulevé avec le pied et qu'il est apparu à fleurs de l'eau...

Une grimace de dégoût déforma son visage.

- J'ai failli dégueuler.

- À peine, si on reconnaissait un homme, ajouta Marc. Je l'ai aidé à sortir du fossé et on a appelé les flics aussitôt.

Redouan et Jerson se figèrent.

- Remets une tournée, lança Sébastien, il faut que je me remette.

Lentement, à tour de rôle, Sébastien et Marc distillaient les macabres détails des moments lugubres de leur fin journée.

Beaucoup plus tard, Sébastien s'inquiéta, auprès de Jerson, du sort de sa fille Élodie.

Sur l'écran, au-dessus de la borne verte, ou un turfiste validait ses jeux, les chevaux se présentaient pour le départ de la huitième course sur la piste noire en mâchefer de l'hippodrome de Vincennes.

Dijon, lundi 20 septembre 2021

Alcino Lazaro était petit et maigre. Une mèche blanche commençait de dévorer ses épais cheveux bruns. Sous des lunettes à large monture, ses yeux noirs vifs arboraient cette fierté primitive de ses origines andalouses. Sa silhouette fragile révélait un homme doux et nonchalant.

Doté de beaucoup d'intuition, une intelligence vive et affûtée lui promettait un bel avenir chez les flics. Mais cette nonchalance hispanique, doublée d'une fatalité et d'une démotivation à la suite de la mort accidentelle d'Edda, sa femme, il y a dix ans, avait stationné là sa carrière de flic. L'enthousiasme pour son boulot n'était plus si prenant et il s'en accommodait sans autres états d'âme. Non pas qu'il ne portait plus d'intérêt à son travail, mais depuis ce mardi en enfer, il y a dix ans, il le servait à minima. Les résultats qu'il obtenait n'apportaient plus cette alacrité des débuts. Ils n'avaient plus de saveur, le laissaient indifférent, mais le maintenaient à son poste. Il vivait au ralenti, partageait ses journées fades entre les enquêtes et l'éducation de son fils

Guillaume.

Il arriva à son bureau à 8 h. De sa malingre corpulence, et du spectacle pour femmes de mannequins bronzés et huilés se tortillant dans des slips copieusement rembourrés, il avait hérité, de quelques collègues qui ne l'appréciaient guère, le surnom de Chippendale. Alcino s'approcha de sa collègue Lucie Madden. Penché par-dessus son épaule droite, il apprécia la naissance de ses seins par l'échancrure de son chemisier, huma "Senteur du Temps", le parfum qu'elle ventilait et lut l'article du journal plié sur son bureau.

- Étrange, dit Alcino sous son masque.

- C'est dégueulasse, quelle ordure.

- Eh ! Ma toute belle, un peu de pitié pour mes oreilles.

- Pardon, mais des malades pareils... Je crois que je ne m'y ferai jamais. Mais je rêve ou j'ai bien entendu ma toute belle.

- Tu ne rêves pas.

- Je sens que tu vas me demander quelque chose, je me trompe ?

- Bingo.

Alcino n'avait pas bougé. Elle tourna doucement la tête et ils se retrouvèrent face à face. Ses grands yeux noirs, pétillants, son souffle qui agitait son masque comme un soufflet d'accordéon et son parfum fleuri, troublèrent Alcino. Il mesura la chance de l'homme qui partagera sa vie, mais l'amitié profonde et sincère qui les liait professionnellement depuis dix ans l'aida à surmonter cette poussée de désir. Lucie avait 4 ans de moins qu'Alcino. C'était une belle femme aux cheveux blonds courts, plus grande que lui. Ses longues jambes lui prêtaient une démarche naturelle de mannequin. Après des études de physique-chimie, elle avait fait une année de psychologie. Mais le travail en labo ou en bureau, le plus

souvent solitaire, ne lui apportait qu'ennui et lassitude. Ce qu'elle aimait, c'était le contact avec les autres. Et de l'empathie, elle pouvait en revendre. Ce travail d'enquête dans la police, et surtout les sorties sur le terrain, lui donnait pleine satisfaction.

- Je crois que j'aurai pu t'aimer si j'avais...
- Dis-moi plutôt ce que tu veux, coupa-t-elle vivement.
- Que tu me prêtes ta voiture vendredi ?
- Et quoi d'autre ?
- C'est tout. La mienne est en panne en moment, je l'ai laissé chez un ami mécanicien, il va la regarder ce week-end.
- Prends une voiture de service.
- Tu sais très bien qu'on n'en manque, et je ne suis pas de service week-end.
- Pas de conneries, ok ?
- Fait moi un peu confiance.

Alcino lui adressa un clin d'œil de remerciement.

Martinien traversa à pas élanés le couloir du commissariat. De chaque côté, étaient répartis les bureaux des inspecteurs. Il annonça d'une voix forte qu'il voulait voir tout le monde à "l'arche" dans une minute. Il avait baptisé ainsi une des salles principales du commissariat où se tenait régulièrement les réunions de coordination pour faire le point sur les enquêtes en cours. Un à un, les bureaux se vidèrent et tous lui emboîtèrent le pas pour aller écouter la grande messe. « L'arche » s'emplit dans un brouhaha qui s'arrêta net lorsque Martinien leva la main. Le grand écran fixé au mur s'éclaira et un défilé de photos commença. Toutes difficilement supportable. Même si, au fil du temps, l'insensibilité s'installait, parce qu'il ne fallait pas se laisser submerger par

l'émotion pour que rien n'échappe au regard, que le moindre détail soit scruté, décortiqué, analysé, ce type de clichés ne pouvait pas laisser indifférent. Les photos exposaient un cadavre en décomposition à la peau fripée, blanche et verdâtre, veinée de violet dont on pouvait presque en sentir l'odeur nauséabonde de putréfaction qui devait s'en dégager. Des lambeaux de peau visqueuse s'effiloçaient aux poignets dont les mains avaient été sectionnées. Le visage blanc laiteux, hormis les yeux vitreux renfoncés dans les orbites et la bouche emplies de vase noirâtre dont des filets coulaient aux épissures, était encore partiellement identifiable.

- Nous avons un cadavre et les premières conclusions ne font aucun doute. Ce n'est pas un banal accident comme vous pouvez le constater derrière moi. Les petites affaires courantes, qui n'ont pas d'urgence, on les mène en parallèle pour le moment et on se penche en priorité tous là-dessus au plus vite. Pour les détails et la répartition, voyez ça avec Lazaro et Madden, ils prennent en charge l'enquête et centralisent.

Martinien quitta l'arche rapidement, remonta le couloir, traversa le hall d'entrée, signala au planton de service qu'il rentrait à la maison et sortit. Il n'avait qu'une envie à cet instant. Se raser. Il savait que les premières heures qui suivent l'assassinat d'une personne étaient primordiales pour l'enquête. Et ce cadavre-là, à la vue de son état de décomposition, était manifestement dans l'eau depuis plusieurs jours. Un mauvais pressentiment pointait son nez.

Un quart d'heure plus tard, les inspecteurs quittèrent par grappe "l'arche". Alcino sortit, accompagné de Lucie suivie par Vianet et Florentin.

- Alors, Chippendale, lança Vianet, on ne quitte plus sa berceuse ?
 - C'est l'heure de la petite histoire, persifla Florentin.
 - Allez-vous faire mettre, rétorqua Alcino sans se retourner.
- Lucie lui posa la main sur l'épaule.
- Laisse tomber ses conards, ils sont lourds.

Vianet et Florentin lâchèrent un rire forcé en virant à gauche pour passer la porte de leur bureau.

6

Pierre Venceslas fronça les sourcils, fit une moue soucieuse, passa son index droit sur ses lèvres. Ses vingt-quatre années, passées au sein de la police, l'avaient maintenant hissé, depuis trois ans, à la DSCP - Direction départementale de la sécurité publique -. Il savait par expérience qu'il devait prendre très au sérieux l'événement de la veille. Il s'assombrit, bascula la tête sur le dossier de son fauteuil et regarda le plafond. Il ouvrit le tiroir supérieur de son bureau et chercha à tâtons son cigare éteint en équilibre sur le bord d'un cendrier, l'attrapa, s'arracha du fauteuil, se dirigea vers la fenêtre, ouvrit un battant et ralluma son Havane. Il aspira si fort dessus à trois reprises qu'il diminua à vue. Il garda la fumée, comme un plongeur en apnée son souffle, et ne l'expira lentement que lorsque la

sensation d'un vertige l'envahit. L'interdiction de fumer dans les services et dans les lieux publics l'agaçait, parce qu'elle l'obligeait à quitter son bureau pour le trottoir. Ce qu'il faisait rarement. Il resta immobile. Sur l'arbre en face, au milieu des feuilles fatiguées des chaleurs de l'été, des piafs jouaient à colin-maillard. Il les regardait, indifférent, en transparence. Ses pensées flottaient dans un ailleurs qui ne lui plaisait pas. Le mégot finit par lui brûler les doigts de la main droite et interrompit sa réflexion. Il l'écrasa vivement sur le tablier de la fenêtre, secoua sa main plusieurs fois pour atténuer la douleur et appela sur sa ligne privée Martinien.

- Je t'attends dans mon bureau.

Le ton grave de Pierre Venceslas ne présageait rien de bon.

Ils s'étaient liés d'amitié depuis une vingtaine d'années à l'époque où ils travaillaient ensemble dans le même service. Les rigueurs professionnelles les avaient séparés plusieurs fois, mais ils n'avaient jamais perdu contact. Leurs opinions étaient rarement contradictoires, sauf sur les évaluations des objectifs professionnels qu'ils poursuivaient. Pierre pensait que cela le conduisait inévitablement à des analyses qui se complexifiaient chaque année davantage, et non des faits. Martinien était plus pragmatique, ce qui lui importait, c'étaient les événements et les faits. De ce fait, ils se complétaient bien. La concertation de leur point de vue conduisait souvent à des décisions unilatérales ayant toujours tendance à déformer et à masquer le moins possible la réalité. Cette quête permanente de la plus juste vérité et l'intégrité de Pierre Venceslas lui avait, et lui occasionnait encore quelques détracteurs, mais il en avait cure. Il était conscient de la difficulté de sa tâche, de ses effets psychologiques, et restait

persuadé que cette fonction ne pouvait échoir à un homme sous influence ou influençable. C'est ce qu'il essayait d'être au mieux et il était convaincu, à travers lui, d'avoir raison.

Il se leva et se plaça à nouveau face à la fenêtre de son bureau. Il s'y mettait instinctivement chaque fois qu'il avait besoin de réfléchir ou que quelque chose l'embarrassait. Il regardait fixement le ciel comme pour se débarrasser, dans l'immense nudité de sa lumière, de tout ce qu'il jugeait de pensées inutiles et superflues pour ne conserver que le substantiel intérêt de sa réflexion. Il resta, un long moment, immobile, les mains dans ses poches.